

DEUX-CENTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA NAISSANCE DE FRÉDÉRIC CHOPIN

ASPECTS
DE LA VIE MUSICALE TOURANGELLE
DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ
DU XIX^e SIÈCLE

Jean JUDE*

RÉSUMÉ

Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la vie musicale tourangelle – en dehors de celle des salons de la haute société de la ville merveilleusement décrite par Balzac – se concentre dans la grande salle de l'Hôtel de Ville et au Théâtre.

SUMMARY

During the first half of the nineteenth century, the musical life in Tours, - apart from the external life of musical Salons of the high society of the city, beautifully described by Balzac – is concentrated in the grand Ballroom of the city Hall and at the Theater.

LE THÉÂTRE

Il est installé depuis 1794, dans l'ancien couvent des Cordeliers, rue de la Scellerie. Dans les années 1830, son directeur est Alexis Colleuille. Né à Nevers en 1793, ce dernier mène de front une carrière d'acteur et de directeur. Il a successivement en charge les théâtres de La Haye, Tours, Orléans. Il occupe comme dernier emploi le poste prestigieux de régisseur général de

* Artiste des chœurs d'Opéra pendant plus de 25 ans, collectionneur de pianos anciens, auteur de l'ouvrage : *Pleyel 1757-1857, la passion d'un siècle.*

l'Opéra de Paris. Son épouse est une actrice réputée, et son fils Georges (1838-1902) lui succèdera à la même charge de 1856 à 1871. Il a laissé des écrits sur la vie de son théâtre pendant la guerre de 1870 et sous la Commune. Alexis Colleuille meurt à Garches le 28 novembre 1872.

À l'image des autres théâtres français, les compositeurs dont les œuvres sont le plus souvent représentées sur la scène tourangelle sont Champain (*La Mélomanie*), Dalayrac (*Deux Petits Savoyards*), Devienne (*Les Visitandines*), Grétry (*L'Épreuve Villageoise*, *Les Deux Avars*), Monsigny (*Rose et Colas*, *Le Déserteur*), Philidor (*Le Maréchal-Ferrant*), Berton (*Montano et Stéphanie*).

En 1850, le nouveau directeur du Théâtre, M. Valentin, qui était également le chef d'orchestre des bals de la Ville, fait entrer au répertoire de nouvelles œuvres : *La Dame Blanche*, *Le Barbier de Séville*, *Robert le Diable*, *Le Comte Ory*...

LES SALONS DE L'HÔTEL DE VILLE

À la fin du dix-huitième siècle pour le premier, et dans le premier tiers du dix-neuvième siècle pour le second, sur la place des Arts, à l'entrée du Pont de pierre, sont construits sur les plans de l'architecte Cadet de Limay deux bâtiments à l'identique, aux lignes sobres et régulières : l'Hôtel de Ville et le musée des Beaux-Arts. Au premier étage de l'Hôtel de Ville, une grande salle est aménagée pour les concerts et les réunions. Le *Journal Politique et Littéraire d'Indre-et-Loire* donne régulièrement des informations à propos des concerts. Ainsi, le 8 avril 1826 est programmé le concert de Mademoiselle Jolly de Fleury, harpiste, élève de François Petrini. Le 7 février 1833, le pianiste polonais Albert Sowinski¹ est en représentation dans notre ville : il joue à cette occasion, le premier mouvement de son concerto pour piano et orchestre ainsi que l'*Air des Légions Polonaises* et ses *Variations à 4 mains* qu'il exécute avec le pianiste tourangeau François Favier.

1. Albert Sowinski (1805-1880). Pianiste, musicologue et compositeur, il avait plusieurs amis en Touraine, particulièrement le baron Boch à Pouzay et Antoine Thomas Baric qui recevait dans sa propriété de Sainte-Catherine-de-Fierbois.

La critique de ce concert est la suivante : “*Comme composition, le concerto de Sowinski est un fort bel œuvre. L’exécution a été parfaite et a fait vivement désirer de faire une plus ample connaissance avec un aussi beau talent... Des improvisateurs comme M. Sowinski sont des génies. Qu’il reçoive de notre ville le tribut de notre admiration.*” Le 7 août de la même année, le jeune pianiste polonais Michaël Théodor Wodpol donne un concert au profit de ses compatriotes.

À partir de janvier 1846, Franz Liszt entreprend une tournée de concerts dans l’ouest de la France. Le 3 janvier, il joue à Laval. Le 5 janvier, à huit heures du soir, accompagné du violoniste L.Z Rémy et du ténor Jules Piccini, il est en concert à Tours.

Le programme est ainsi annoncé :

- *Fantaisie pour violon composée par L.Z Rémy, exécutée pour la première fois à Tours par l’auteur ;*
- *Scène dramatique, le Joueur composé et exécuté par J. Piccini ;*
- *Ouverture de Guillaume Tell transcrite par Franz Liszt ;*
- *Grand Duo sur la Somnanbule pour piano et violon ;*
- *Mélodie italienne composée et chantée par Piccini ;*
- *Fantaisie sur la Norma de Franz Liszt ;*
- *Mélodies Hongroises de Franz Liszt.*

Dans les colonnes du *Journal Politique et Littéraire d’Indre-et-Loire* du mercredi 7 janvier, on peut lire la critique suivante : «*Dire que Liszt s’est fait entendre, c’est dire qu’il a été le roi de la soirée. Liszt a été ce qu’il est toujours : lui-même. C’est à dire une de ces natures originales, puissantes, inspirées qui provoque l’enthousiasme et se refuse à l’analyse ; un de ces prodiges de fécondité, d’énergie, de grâce, d’inspiration qu’un seul mot résume : le génie. MM Rémy et Piccini ont su captiver l’assemblée, l’un par son remarquable talent sur le violon, qui rappelle les leçons de Bériot, l’autre par une voix belle et puissante, toujours soutenue par une excellente méthode.*»

Ce concert, destiné à secourir les indigents, connaît une fin malheureuse : en effet, Piccini et Rémy partent avec la recette. Liszt, qui avait joué gratuitement, est très affecté par cette indécatesse.

Le mardi 3 septembre 1833, dans ces salons, a eu lieu un événement inédit jusqu'alors : le premier grand concert de Chopin en province.

CHOPIN À TOURS

À la fin de juillet, Chopin était allé passer quelques jours à Bruxelles en compagnie de François-Joseph Dizi². Il y avait joué un piano à queue Pleyel que Kalkbrenner³ avait fait livrer en prévision d'une tournée de concerts. Si les traces de ces récitals n'ont pas été conservées, il est intéressant de constater que trois pianos à queue Pleyel ont été livrés en Belgique à cette époque, un pour la princesse de Chimay, l'autre pour la Société Philharmonique de Tournai et le dernier à Namur, ville natale de Dizi.

Pendant son voyage de retour, Chopin passe par Lille, entre deux diligences. Il y rencontre le père de Franchomme⁴.

Ayant décliné la proposition de la Comtesse d'Agoult de se rendre dans sa propriété de Croissy, Chopin part pour Tours fin août. En effet, il a accepté l'invitation de se rendre en Touraine chez les Forest, amis de Franchomme, dont la fille Adèle est depuis quelque temps déjà son élève.

Se partageant entre le domicile de leurs hôtes, rue de la Guerche, à Tours et leur château du Coteau à Azay-sur-Cher, Chopin et Franchomme passent de délicieux moments.

Jules Forest⁵, avocat et avoué au Tribunal de Tours, est un musicien amateur talentueux. Violoniste de formation, il pratique surtout le violoncelle.

2. François-Joseph Dizi est né à Namur en janvier 1780. Il est à la fois violoniste, harpiste et pianiste. Le 19 avril 1829, il s'associe à Camille Pleyel pour la fabrication de harpes.

3. Frédéric Kalkbrenner (1785-1849). Pianiste, compositeur et professeur d'origine allemande, il passait pour être le plus grand pianiste de son époque. Il s'associa à Camille Pleyel le 14 avril 1829 pour le commerce de musique et la location de piano.

4. Auguste Franchomme (1808-1884). Il fut un des plus grands violoncellistes de son temps, et un des premiers musiciens que Chopin rencontra dès son arrivée à Paris, à l'automne de 1831. L'amitié qui unissait Chopin et Franchomme était telle que Jules Forest déclara que l'un ne pouvait aller sans l'autre.

5. Jules Forest est né le 17 janvier 1796 à Chinon. Il s'installe à Tours, dans la rue de l'Ancienne Intendance, comme avoué. Il avait précédemment exercé la fonction d'avocat. Il s'était constitué une clientèle parmi les aristocrates émigrés de la Révolution française dont il plaidait la restitution des biens. Il épousa Adèle Guertin le 28 novembre 1814. Il résidait rue de la Guerche (actuelle rue Marceau).

Il s'adonne aussi à la composition. Il dédiera un Rondo pour violoncelle à son ami Franchomme. L'œuvre fut éditée par Pleyel avec cette dédicace manuscrite:

*«Franchomme, c'est à toi que ce Rondo s'adresse,
Il est bien en dessous de tout ce que tu fais,
Mais sous tes doigts, appuis de sa faiblesse,
Il peut encore avoir quelque succès.
Par ton dévoué et sincère ami,
J. Forest 27 juin 1833»*

Cette œuvre fut une des dernières éditions de Pleyel.

Adèle Forest est à la fois pianiste et chanteuse. Son père lui a acheté un Pleyel à queue ayant appartenu à l'éditeur Maurice Schlesinger, installé rue de Richelieu à Paris. Cet instrument, le numéro 1857, en acajou ronceux avec devant à cylindre et table plaquée, avait été fabriqué en mars 1832. Sa révision fut réalisée dans les ateliers Pleyel sous le contrôle avisé de l'ami Édouard Herbault⁶. Dans une lettre du 13 juillet adressée à Jules Forest, Franchomme en fait la relation suivante : *«Je fus avec Chopin chez M. Herbault ; le piano de Mademoiselle Adèle était arrivé. J'ai beaucoup pressé pour qu'on se mît à y travailler de suite, chose qu'on m'a assuré avoir faite, et pourtant, ce n'est que ce matin que nous avons pu le voir terminé. Rien n'a été oublié, l'examen le plus complet vient de lui être fait par Chopin qui le trouve exquis, très égal. M. Herbault m'assure que Mademoiselle Adèle pourra rejouer son piano lundi 22 et Chopin l'engage à le jouer beaucoup»*.

Chopin et ses amis dînent à la meilleure table de la ville : le restaurant de la Boule d'Or⁷, rue Royale.

Chopin et Franchomme passent de longs moments à travailler ensemble. Adèle prend quelques leçons. Toutefois, le piano du Coteau laisse quelque peu à désirer. Dans une lettre du 26 octobre adressée à Forest, Franchomme en

6. Édouard Herbault (1794-1872). Homme de confiance de Camille Pleyel, il fut chargé de diverses tâches comme les relations commerciales, la construction des instruments, leur remise en état... Chopin dira de lui qu'il fut la première personne qu'il rencontra à Paris.

7. Situé non loin de l'église Saint-Julien, ce restaurant fut détruit sous les bombardements de la dernière guerre. Seule subsiste une cheminée monumentale qui avait été déposée quelques années plus tôt dans le château de Louis XI à Plessis-lès-Tours.

parle en ces termes : « *Chopin a beaucoup ri en apprenant que Mademoiselle Adèle travaillait peu [son piano], moi je conçois qu'il est impossible de mettre les doigts avec plaisir sur ce sabot indigne même de la contredanse* ».

C'est dans ce climat de sympathie et de détente que l'idée d'organiser un concert à Tours a sans doute germé. Il y avait alors, en dehors du théâtre, assez peu de vie musicale.

La Société Philharmonique n'était pas encore créée. Elle le fut en 1837, Jules Forest étant son premier président.

L'annonce du concert, programmé le 3 septembre, se répand dans la ville. Dans le *Journal Politique et Littéraire d'Indre-et-Loire*, R.T Poisson⁸, poète lyrique et auteur de romances, en assure la critique, précisant que : « *Ce concert, dont on s'entretenait depuis longtemps dans les salons de Tours, doit être classé en première ligne parmi ceux auxquels on a pu assister depuis deux ans* ».

La première partie de la soirée comprend l'*Ouverture de La Fête du Village Voisin* de Boieldieu, jouée par l'orchestre de Tours sous la direction de son chef, le violoniste Hippolyte Ferrand. Puis Franchomme interprète une *Fantaisie* et un *Air varié* qui ravissent l'auditoire, conquis par un style « *large et noble* ».

En seconde partie, Chopin, « *jeune talent appelé à tenir une place importante parmi les pianistes les plus distingués* », joue l'adagio et le rondo de son *Concerto en mi* puis ses *Variations sur le Don Juan de Mozart* et enfin, avec Franchomme, le *Grand Duo Concertant* sur des thèmes de Robert le Diable de Meyerbeer.

Devant les applaudissements unanimes, Chopin termine le concert par des improvisations sur des thèmes de *La Dame Blanche*, de *Robert le Diable* et de l'*Air Patriotique* des Polonais auquel il mélange subtilement deux de ses mazurkas.

La lecture du compte-rendu du *Journal d'Indre-et-Loire* ici reproduit, permet de constater combien son auteur, R.T. Poisson, a fait preuve d'une

8. Né à Paris en 1797, René-Toussaint Poisson est élève au Conservatoire dans la classe de composition de Berton. Le 4 septembre 1819, l'Académie royale des Beaux-Arts lui décerne un second grand prix de composition musicale pour sa cantate *Herminie*. Contrebassiste, il partage son temps entre l'enseignement, la composition et la critique musicale. Outre des romances, il écrit deux traités : *Théorie de la composition musicale* et *l'Art d'accompagner la mélodie*. Il disparaît le 13 septembre 1861.

remarquable finesse dans les appréciations qu'il a portées sur les talents respectifs de Chopin et de Franchomme. En revanche, un certain M. P. écrit dans le *Courrier d'Indre-et-Loire* du 5 septembre : « *M. Chopin n'est pas un artiste de premier ordre* ». À cette affirmation, un lecteur anonyme très inspiré répondit quelques jours plus tard dans les colonnes de ce même journal : « *Chopin est un talent tout nouveau qui s'est jeté hors de la route commune. Sa musique et son exécution ne ressemblent à la musique et à l'exécution d'aucun autre. C'est un original qui n'est la copie de personne et que personne ne peut copier. Il n'écrit pas pour le vulgaire et il n'est pas surprenant qu'en France, où l'éducation musicale est nulle, il ne soit pas compris de tout le monde. Ses compositions étincellent de beautés qu'il est peut-être difficile de saisir à une première audition mais que l'on découvre chaque fois qu'on l'entend. C'est là ce qui constitue le véritable talent.* »

LA CRITIQUE DU CONCERT DE CHOPIN À TOURS

Cette critique intégralement reproduite est la relation la plus complète et la plus inspirée d'un concert auquel Chopin a participé, depuis ses débuts à Paris qui eurent lieu dans les Salons Pleyel de la rue Cadet le 25 février 1832.

“Le concert dont on s'entretenait depuis si longtemps dans les salons de notre ville, et qui piquait si vivement la curiosité publique, a eu lieu mardi dernier; nous avons entendu MM. Chopin et Franchomme, et c'est sur la palette de nos souvenirs que nous devons chercher aujourd'hui les couleurs avec lesquelles nous essaierons de les dépeindre.

La soirée dont nous allons rendre compte doit être classée en première ligne parmi celles auxquelles nous assistons depuis deux ans. Un seul nom de ceux qui figuraient sur le programme eût suffi pour attirer un brillant auditoire; la réunion de deux talents placés si haut dans la hiérarchie artistique devait nécessairement l'accroître encore.

La salle était parfaitement éclairée, chose assez rare dans nos concerts; les charmes et les toilettes des dames y gagnent cependant beaucoup, et c'est un point que ne devraient jamais négliger MM. les bénéficiaires, car on trouve toujours chez les assistants une plus grande bienveillance quand ils sont

prédisposés par les séductions auxquelles les soumet leur premier coup d'oeil sur l'assemblée.

L'orchestre était presque au plus grand complet que nous puissions atteindre ici ; on y remarquait surtout le meilleur choix dans sa composition, et c'est toujours un heureux présage que d'y compter un grand nombre d'exécutants ; déjà ces messieurs ont un avant-goût des jouissances qu'ils doivent retirer de leur présence bienveillante dans de telles réunions, et c'est de leurs espérances que naissent les nôtres. Sous la direction de M. Ferrand, joyeuse ouverture de la fête au village voisin a été fort bien exécutée. MM. les amateurs et les artistes étaient en verve et l'on ne peut que les féliciter de la précision, de l'ensemble avec lesquels ils nous ont dit l'œuvre de Boyeldieu. Cette musique simple a été si souvent jouée, dira-t-on ; soit ; mais parfois, aussi avec quelle peine n'exécute-t-on pas des choses non moins connues, non moins faciles ?

M. Franchomme, celui dont M. Fétis disait dernièrement qu'il serait bientôt au nombre des plus célèbres violoncellistes de l'Europe, est enfin venu poser devant un auditoire impatient de l'entendre. C'était à lui qu'il appartenait de nous témoigner des immenses progrès qu'ont fait ceux qui se sont élancés dans la nouvelle route tracée par Bernard Romiergen⁹, qui, le premier, vint améliorer en France la théorie du style violoncelliste. La fantaisie par laquelle il a débuté est à la fois simple et gracieuse, et l'auteur exécutant l'a successivement fait passer par toutes les phases sous lesquelles on puisse la produire. Disposé par sa nature au style d'expression, la manière de M. Franchomme est large et noble, on ne peut manier l'archet avec plus d'élégance, de même qu'on ne saurait poser ses notes avec plus de hardiesse et de précision. Le thème varié, joué au commencement de la seconde partie, est écrit dans un genre tout différent ; ce morceau, dont l'expression est tour-à-tour noble et tendre, grave et légère, offre au virtuose les moyens de développer ses talents dans toute leur étendue. Les sons soutenus de l'andante, dont le style se conserve principalement dans une situation douce et expressive, le langage qu'il fait alors parler à son instrument partant de son âme et arrivant souvent à la nôtre, forment l'opposition la plus piquante avec le final de ce morceau étincelant de verve et pétillant d'agilité. Là, des gammes chromatiques en doubles cordes et en octaves ; là, des sons harmoniques, des accords les plus

9. Lire Romberg. (Nd A).

compliqués, des traits rapides comme l'éclair, et par dessus tout un jeu toujours plein de charme, de rondeur et de netteté.

D'après un tel récit, ceux qui liront cet article sans avoir pu jouir du concert, pourront peut-être croire que M. Franchomme a blanchi dans de profondes études musicales, et n'a acquis tant d'habileté que par le travail opiniâtre de longues années; qu'ils se détrompent, l'artiste dont nous parlons semble plutôt sortir de l'adolescence qu'appartenir à l'âge mûr. Sa constitution est frêle et délicate; sorti de l'école de Norblin, ce jeune violoncelliste qui naguère appartenait encore au conservatoire qui le couronna, sut apprendre là, comment, en usant de son talent avec sagesse, on approche de la perfection. Son exécution a toutes les conditions que l'art exige : grâce, tendresse et presque volupté sont les qualités féminines qu'il trouve dans un instrument dont les formes ne sont cependant rien moins que coquettes. Nos éloges ne pouvant être que l'écho de ceux de la capitale, nous nous plairons à reproduire ici des vers de M. H.S., publiés à Paris pour le portrait du jeune Franchomme, et qui ont reçu l'approbation générale, ils expriment aussi tout ce que nous pensons de lui.

*Sous ses doigts la corde vibrante/Rend des effets délicieux ;
On dirait que son âme ardente/S'exhale en sons mélodieux !
Duport, aux chants si pleins de charmes,/Romberg, aux accord si puissants
Vaincus tous deux par ses nobles accens,/A l'envi lui rendraient les armes.*

Nous n'avons rempli qu'à moitié la tâche difficile que nous nous sommes imposée. Il nous reste encore à faire connaître M. Chopin, autre jeune talent appelé à tenir une place marquante parmi les pianistes les plus distingués. Observons en passant avec quelle rapidité se développent les moyens des adeptes qui doivent prendre un jour le titre de grands maîtres. La plupart de ceux qui le sont devenus n'ont pas eu de jeunesse douteuse; de belles espérances ont pu s'éteindre par l'incurie, avorter par la fatalité des conditions de la vie; mais en musique, si l'arbre de la science n'a pas de fleurs précoces, il porte rarement des fruits.

M. Chopin a d'abord touché un adagio et un rondo extrait du concerto composé par lui; la facture en est large et brillante. Écrit spécialement pour être dit avec accompagnement obligé de l'orchestre, chose qui malheureusement ne put avoir lieu, MM. les musiciens (nous en ignorons la cause) ne

l'ayant pas répété, ce morceau a considérablement perdu de son effet ; il a fallu que l'exécutant suppléât à ce grave inconvénient en coupant les grands tutti et en jouant les petits sur le piano, ce qui a dû beaucoup nuire à l'ensemble. Un si fâcheux contre-temps a semblé même influencer sur le pianiste durant le reste de la soirée. il s'est cependant abandonné à la force de ses moyens dans ses variations sur l'air : La ci darem la mano du don Juan de Mozart. Depuis que Steibelt a introduit en France ce qu'on appelle fantaisies, airs variés, ce qui n'est au fait qu'un canevas brodé sur un thème connu, les pianistes, cédant à l'accueil qui fut fait à ce genre, n'ont plus eu de frais d'invention à faire, et quoique toutes ces gentillesses soient fondues dans le même moule, un artiste est bien obligé de se conformer au goût du public, jusqu'à ce que la mode en soit passée ; c'est cependant dans tout cela que nous devons chercher à le juger. On a bientôt reconnu en M. Chopin la savante école pianiste allemande, qui est loin de suivre cette méthode française dont le défaut est de frapper les touches du clavier. Certes en entendant l'exécutant, on ne retrouve pas la spécialité des charmes de Zimmermann, celle de l'effrayante rapidité de Herz, ni celle encore des jeux étonnants et du brio de Kalkbrenner, non plus la fougue de Liszt ; mais sa manière est un résumé analytique de la plupart des qualités qui brillent séparément dans chacun de ces grands maîtres. Le cachet qui le distingue, car chaque artiste a le sien, est l'exquise délicatesse du toucher et la vibration étonnante qu'il donne à ses notes. Il nous ferait presque croire à la faculté qu'aurait le piano de tenir ou d'enfler un son. Sans recourir à ces caprices en dehors des règles de l'art, et à ce pompeux charlatanisme, dont le mérite est de se créer et d'étaler à plaisir des difficultés extraordinaires ; sans les redouter, puisque sa musique en est hérissée, il a surtout le grand art de les faire disparaître. Quelques personnes semblaient s'étonner des silences qui coupaient ses phrases, et même avec moins de confiance en lui elles lui auraient fait le reproche de manquer au rythme. Ces personnes nous semblent ne pas être encore tout à fait habituées au genre moderne dont plus tard elles apprécieront le mérite. Qu'Herz passe à Tours et elles verront si la manière dont il touche aujourd'hui le piano, ressemble à ce que nous avons entendu de lui, lorsqu'il y a quatre ans il vint y séjourner. Ce qu'ont surtout le mieux senti, et le plus généralement apprécié ceux qui étaient placés de manière à n'en rien perdre, ce sont ces phrases qui aboutissant à des traits chatoyans qui se répètent, rient dans les lointains et finissent comme des idées d'enfant.

Les honneurs de la soirée étaient réservés au grand duo concertant pour piano et violoncelle sur des thèmes de l'opéra de Meyer-Beer. L'impression que les bénéficiaires ont fait éprouver à l'assemblée serait difficile à décrire. Quoi de plus digne d'intérêt que la vue, sur un même plan, de ces deux jeunes gens appelés à de si hautes destinées musicales et qui sous nos yeux s'électrisaient réciproquement de leurs brûlantes inspirations. quelle précision, quel ensemble dans l'exécution, mais en retour, aussi, quelle unanimité dans les applaudissements d'un public qui ne les avait jamais prodigués à si juste titre!

Le concert s'est terminé par des improvisations au piano sur des motifs donnés. Le choix s'est fixé sur l'air écossais de La Dame Blanche, sur celui de l'or n'est qu'une chimère de Robert-le-Diable, et l'air patriotique des Polonais. Après les avoir formulés séparément, et longtemps suivis avec inquiétude, après les avoir fait passer dans toutes les intonations suggérées par son caprice, après en avoir effeuillé toutes les fleurs, il y a introduit deux mazurkas de sa composition; puis les ayant modulées elles-mêmes en y entassant les plus étranges contradictions, il est rentré dans ses trois premiers thèmes qu'il a successivement reproduit en en faisant la finale de cette improvisation où il s'est élevé à la plus grande hauteur.

Si cette brillante soirée était surtout en faveur du véritable amateur dont l'âme ardente revêt les sons enchanteurs et se laisse emporter aux brises d'une délicieuse harmonie, de son côté le public quoique généralement peu versé dans la science musicale, frappé d'abord de la réunion d'apparat à laquelle il assistait, n'en a pas moins été séduit par le charme d'une si douce mélodie, et c'est peut-être le lieu de faire une remarque qui ne nous a certes pas échappé et que nous signalons avec le plus grand plaisir. Depuis quelque temps notre ville montre une déférence toute particulière envers les talents reconnus qui s'y présentent. Que de moroses psychologues qui en voulant trop fouiller le coeur ne s'impreignent que de fiel, s'obstinent à prendre tout à l'envers et appellent ces égards politesse affectée et prétention, affaire d'amour-propre, et même intention de se faire passer pour amans des arts, nous ne voyons dans ces bienséances que de justes hommages rendus aux talents qu'on apprécie chaque jour de plus en plus et c'est un grand pas de fait dans la civilisation moderne."

S'il est connu que Sowinski joua pour son concert de Tours le piano carré Pape du flûtiste Charles Proff (qui le mit en vente à la fin de la soirée...), aucune information ne révèle quel piano Chopin a joué.

Toutefois, on n'imagine guère qu'il ait pu jouer un autre instrument qu'un Pleyel. Il n'est donc pas interdit de supposer que celui des Forest, nouvellement révisé, livré à Tours fin juillet et sur lequel Chopin travaillait régulièrement, était l'instrument idéal pour un tel événement. De plus, Charles Gueutal, ancien accordeur de la Maison Pleyel, venait de quitter Paris pour s'installer à Tours. Dès lors, peut-on rêver meilleure collaboration ?

Chopin quitte Tours le 13 septembre par la diligence, *via* Chartres. Dans sa correspondance du 14 adressée à Franchomme, il évoque avec humour les désagréments du voyage dûs à « *un monsieur excessivement odorifère* ».

Après le succès de ce concert, les musiciens et notables tourangeaux passent des commandes pour des pianos Pleyel. Parmi ceux-ci le flutiste Charles Proff qui ouvrit un magasin de musique dans la ville; le pianiste Louis Ancot qui fit des tournées en Europe, entra au service du duc de Sussex avant de s'installer à Tours, 71 rue Colbert, pour y enseigner; le receveur des impositions Félix Navarre qui acheta un des premiers piano à queue dit « modèle court ». Charles Gueutal devint un important revendeur Pleyel pour la Touraine. Originaire de Hambourg où il était né le 28 juillet 1794, il s'installa à Paris où il fut employé chez Pleyel comme technicien-accordeur. À partir de septembre 1832, il venait régulièrement effectuer des tournées d'accords en Touraine. Il les annonçait dans la presse locale. Il résida définitivement à Tours à partir de 1833 dans le faubourg Saint-Étienne, puis au 12 rue Rabelais. Il mourut le 8 août 1871 dans son domicile du 10 boulevard Béranger. Un de ses fils, Édouard-Louis, prit sa suite.

Chopin et Franchomme se retrouveront dans la même salle de l'Hôtel de Ville le dimanche 26 avril 1846, pour le concert de Mademoiselle Hortense Mondamert, pianiste tourangelle, élève de Kalkbrenner pour le piano et de Franchomme pour la musique de Chambre. Elle joua en présence de Chopin des extraits de son Concerto en mi ou fa, accompagnée par l'orchestre de la Société Philharmonique dont Jules Forest était le président.

Le *Journal Politique et Littéraire d'Indre-et-Loire* en donne le compte rendu suivant : « *Le quatrième et dernier concert de la Société Philharmonique avait attiré hier (dimanche 26 avril 1846) une nombreuse réunion dans la salle de l'Hôtel de Ville. Cet empressement était justifié par la présence de Monsieur Franchomme, de Mademoiselle Mondamer (sic), jeune pianiste d'un mérite incontestable qui vient de se fixer parmi nous et, disons le, par l'attrait*

réel qu'ont su donner aux séances de la société d'une part, le zèle intelligent de la commission, de l'autre, le concours de quelques amateurs dont le talent égale la compétence.

Les honneurs ont été pour Monsieur Franchomme : cet éminent artiste n'a point de rival sur le violoncelle. C'est un de ces rares talents qui vous séduisent, vous transportent, vous laissent dans le ravissement, et échappent à l'analyse par leur supériorité même.

Mademoiselle Mondamer¹⁰ se présentait au public sous les auspices de Monsieur Franchomme, son professeur d'accompagnement. Un jeu pur et correct, une manière de phraser élégante et bien sentie, une exquise délicatesse de toucher, voilà les qualités qu'on a remarqué tout d'abord chez la jeune pianiste. Mademoiselle Mondamer est élève pour le piano de Kalkbrenner ; elle a joué avec un grand succès des fragments d'un concerto de Chopin avec accompagnement d'orchestre. L'illustre maître qui était venu à Tours exprès pour assister au concert de la Société, paraissait enchanté ; il est allé complimenter Mademoiselle Mondamer sur la manière distinguée dont elle avait rendu sa musique. Mademoiselle Mondamer a encore joué un duo avec Monsieur Franchomme ; ces deux artistes ont été couverts d'applaudissements. Un quatuor, un air de Marie Stuart, le duo de Norma, un quintet du Matrimonio Segreto, un chœur du Stabat de Rossini avec solo, ont été, comme d'habitude chantés avec un véritable talent.

Disons, pour être juste envers tout le monde, que l'orchestre, malgré une perte dont chacun a apprécié l'importance¹¹, a su se maintenir à la hauteur où l'avait placé l'artiste regrettable auquel nous faisons allusion.

10. Hortense Mondamert est née le 7 janvier 1828 à La Flèche. Elle est la fille de Louis-Pierre Mondamert, officier en retraite, chevalier de la légion d'honneur, et de Marie-Désirée Ferrand. Elle épouse Louis Rosemberg, violoncelliste, compositeur et chef d'orchestre, né le 28 août 1815 à Stein (Bad). Avant de s'installer à Tours, Rosemberg était le compositeur attitré de la duchesse de Kent. Le couple Mondamert/Rosemberg s'installe au 34 rue de la Scellerie, où ils donne des cours de piano et de violoncelle.

11. Le décès de Pierre Crémont. Violoniste et claveciniste né à Aurillac le 18 juin 1784, il fut élève au Conservatoire de Paris. En 1803, il entreprend plusieurs voyages qui le mènent en Allemagne, à Saint-Petersbourg, où il dirige l'Orchestre du Théâtre Français, et à Moscou. Il quitte la Russie en 1812 pour Copenhague, Hambourg... En 1817, il revient à Paris. En 1821, il est nommé second sous-chef à l'Opéra Comique. En 1824, il dirige à l'Odéon. En 1830, il est nommé chef d'orchestre au théâtre de Lyon où il reste peu de temps, avant de se rendre à Tours. Là, il dirige la Société Philharmonique. Il décède le 10 février 1846 (Tours). Il a écrit plusieurs œuvres pour violon et un opéra, *Le Capitaine Belronde*, représenté la première fois à Paris le 4 mars 1817.

Nous n'en voulons pour preuve que la vigueur, la précision, l'ensemble avec lesquels il a joué l'ouverture des Ruines d'Athènes, l'accompagnement du concerto, et enfin, la belle Marche Funèbre de Chopin.

En résumé, le concert a été délicieux, chacun s'est retiré satisfait.»

LA FAMILLE SAINT BRIS

Selon la tradition familiale, Chopin, lors de son séjour en Touraine aurait été reçu à Amboise chez les Saint Bris.

La famille Saint Bris était installée dans une propriété dominant la Loire, la Noiraye. Ses membres, sans doute des relations de Jules Forest, étaient des mélomanes avertis. Ils avaient acquis en 1823 un piano Erard, numéro 12207, qui fut livré à leur domicile parisien, rue Caumartin. En juillet 1839, par l'intermédiaire de Bernard Latte, éditeur et marchand de musique installé passage de l'Opéra, 2 boulevard des Italiens, ils achetèrent pour Amboise un Pleyel carré en acajou ronceux numéro 7223. À l'époque de l'acquisition du Clos Lucé, ils achetèrent deux pianos à queue Pleyel : le numéro 18856 en acajou moucheté, petit patron, livré le 5 août 1853 et le numéro 19518 en acajou pommelé, petit patron livré le 25 mars. En mars et en juillet 1834, Chopin fut reçu par la famille Saint Bris à Paris. Sa présence est attestée par deux lettres d'Auguste Franchomme dont voici des extraits :

Le 9 mars 1834 : *«J'ai dîné aujourd'hui chez Saint Bris avec Eugène¹² qui était venu passer quelques jours avec ses parents. Chopin et Cuvillon étaient de la partie. Je n'ai pu m'empêcher d'annoncer solennellement l'arrivée prochaine de l'excellent M. Jules Forest, que tout le monde verra avec joie.»*

Le 10 juillet 1834 : *«Eugène Saint Bris m'a dit que Chopin et Franchomme étaient enfoncés par vous [Jules Forest et sa fille Adèle] dans le Duo de Robert. Ah! mais pas si fort! dîtes donc! nous vous avons bien permis de nous jouer mais de nous enfoncer... Non! ».*

12. Eugène Saint-Bris, né à Amboise le 30 novembre 1912, épousa Antoinette Corbie dont il eut une fille, Marie-Louise, et un fils Gaston. Eugène était manufacturier à Amboise. Il décéda le 28 septembre 1884.

Chopin était présent à la première de *Robert le Diable*, opéra de Meyerbeer, donnée à Paris le 21 novembre 1831, dont il écrivit à son ami Tytus : « *C'est le chef d'œuvre de l'école moderne* ». Dans cette même lettre du 12 décembre Chopin mentionne que l'idée d'écrire des *Variations* sur un thème de *Robert le Diable* lui fut soumise par l'éditeur Maurice Schlesinger. Publiées en juillet et dédiées à Adèle Forest, ces *Variations* furent jouées pour la première fois en concert à Tours le 3 septembre. Elles reçurent un accueil très chaleureux qui explique que Jules Forest et sa fille les avaient inscrites à leur répertoire et que leur succès ne s'était pas démenti un an après leur création.

LES MUSICIENS TOURANGEAUX

En cette première moitié du dix-neuvième siècle, la terre tourangelle vit naître et accueillit plusieurs personnalités musicales de grande renommée.

Parmi celles-ci figure le violoniste Hippolyte Ferrand né à Tours le 7 juin 1797. Il dirige l'orchestre de la Société Philharmonique après la retraite de Pierre Crémont. Il décède à Tours le 24 novembre 1876.

Jean et Louis Ancot. Ces deux frères, d'origine belge, sont pianistes et compositeurs. Jean (Bruges, juillet 1799-Boulogne-sur-Mer, juin 1829) est élève au Conservatoire de Paris. Il compose des œuvres lyriques et des concertos pour violon, dont un est dédié à Kreutzer. Il part pour Londres avec son frère Louis et ils se produisent dans plusieurs concerts en jouant des œuvres pour piano à quatre mains. Ils sont reçus à la Cour royale.

Louis (Bruges, juin 1803-septembre 1836). Après des brillantes études de piano et de violon, il est nommé pianiste du duc de Sussex avant de s'installer à Bologne puis à Tours. Il a publié 47 numéros d'*Opus*, essentiellement des œuvres pour piano. Lié avec le guitariste turinois Giovanni Comoglio, il incite ce dernier à venir s'installer à Tours où il donne des leçons de guitare et compose plusieurs œuvres pour son instrument (plusieurs compositions inédites, écrites à Tours en septembre 1835, viennent d'ailleurs d'être récemment vendues aux enchères chez Sothebys). Dans *La Gazette musicale*, en

1835, on peut lire : «*Louis Ancot arrive à Paris, de retour de Belgique, où il a donné de brillants concerts. Cet artiste étant toujours d'une faible santé va encore séjourner quelques temps à Tours où il forme d'excellents élèves.*» Il résida successivement place du Chardonnet et au numéro 48 de la rue Colbert.

Le «*Napoléon du quadrille*», Philippe Musard est né à Tours le 8 novembre 1792. Il fait une carrière exceptionnelle dans la musique festive successivement comme chef d'orchestre des bals de la Reine Victoria, puis des bals de l'Opéra de Paris. C'est Musard qui introduit le cancan, ancêtre du french-cancan, qui devait connaître un succès jamais démenti. Philippe Musard décède le 30 mars 1859 à Auteuil dont il était le maire. Il laisse de très nombreuses compositions, principalement consacrées à la musique de danse.

La comtesse de Sparre Naldi (8 novembre 1802-26 décembre 1876). Fille de Maria et Giuseppe Naldi, Carolina de Sparre fut avant son mariage une des plus importantes cantatrices de sa génération. Suivant les traces de son père, baryton-basse qui incarna les grands rôles du répertoire (*Don Giovanni, Leporello, Figaro...*) sur les scènes internationales avant de périr tragiquement dans un accident de marmite autoclave, Carolina, selon les propos de la comtesse de Bassanville : «*(...) a brillé dans le monde du triple éclat de la beauté, du talent et de la bonté*». Élève de Manuel Garcia, elle est amie de la fille de ce dernier, Maria, qui devint célèbre sous le nom de Malibran. Les Garcia avaient élu domicile chez les Naldi, à Paris, rue de Louvois. Madame Naldi gérait à la fois la carrière de sa jeune protégée Maria Garcia et de sa fille. Carolina fait ses débuts au Théâtre Italien en 1819. Elle chante tous les grands rôles de Rossini et de Mozart. Sa carrière sur les scènes de théâtre cesse après son mariage avec Joseph de Sparre (1780-1845). Toutefois, elle participe à divers concerts dont celui de l'inauguration de la salle Pleyel, rue Rochecouart, le 23 mai 1839. Le comte Joseph de Sparre, grand militaire ayant participé aux campagnes napoléoniennes se retire en Touraine. En 1825, il achète le château et la ferme du Haut-Brizay près de l'Ile-Bouchard et devient conseiller général du département. Ses terres atteignent deux cents hectares qu'il exploite selon les principes de l'agronome Mathieu de Dombasle. En 1828, Maria Malibran passe une partie de l'été et de l'automne au château du Haut-Brizay pour se reposer de l'agitation parisienne et fuir sa belle famille

avec laquelle elle ne s'entend pas. Carolina de Sparre donne quelques concerts à Tours. Elle interprète, entre autres, des extraits du rôle de *Desdemona de l'Otello* de Rossini. En novembre 1843, elle chante lors de la consécration de l'église de la colonie de Mettray, dont son mari est un des membres fondateurs. À cette occasion, ils font un don de 2000 francs. Carolina de Sparre décède dans son château de Touraine le 26 décembre 1876. En 1883, la propriété passe entre les mains du baron Roger de Nanteuil.

Joseph Bernard Woets (17 février 1783-30 janvier 1878). Fils d'un organiste de Dunkerque, Joseph Bernard Woets est élève de piano de Boieldieu au Conservatoire de Paris. Lors d'un séjour à Gand, il est nommé pianiste de la Reine de Hollande. Il s'installe à Tours en 1839 et donne des leçons de piano. Le 8 juin 1840, il épouse dans notre ville Philippine Foissey, pianiste et professeur de chant. Le couple réside à Saint-Cyr, d'abord au Nochereau puis au Pavillon de Lutèce. Woets a écrit une cinquantaine d'œuvres éditées par les plus grandes maisons françaises et allemandes. La majeure partie de ses compositions est consacrée au piano (concerto, sonates, pièces imitatives). Il écrivit aussi des romances et un quatuor pour piano, flûte, cor et basson. Dans sa jeunesse, lors de l'interprétation de son unique concerto pour piano et orchestre, il fut comparé dans la presse parisienne « (...) à *Moscheles et aux frères Herz.* » Dans les années 1850, Woets apparaît comme pianiste dans les concerts de la Société Philharmonique de Tours. En 1853, il organise plusieurs récitals avec la contralto tourangelle Joséphine Hugot. Ses talents de compositeur et de pianiste lui valent les louanges de la critique. Il est enterré dans le cimetière de Saint-Cyr.

Guillaume André Villoteau est né le 6 septembre 1759 à Bellême, dans l'Orne. Après des études de chant accomplies au Mans, il entre à l'Opéra de Paris. Baryton au physique avenant, il chante dans les chœurs et assure divers rôles solistes. C'est ainsi qu'il incarne le rôle de *Panurge* de Grétry. Le 2 août 1797, lors de la cérémonie à la mémoire de Lavoisier, il fait partie des quatre chanteurs (avec Jean-François Lays, Simon Chenard, Joseph Dufrene) qui assurent les parties solistes de l'œuvre de Henri Langlé composée à cette occasion. Bonaparte, préparant sa campagne d'Égypte, souhaitait que des artistes fassent partie de l'expédition. Il désigne le chanteur Jean-François Lays qu'il appréciait particulièrement pour l'avoir entendu interpréter



Piano à queue Bachmann (après 1850)
(cliché Jean Jude).

magistralement *La Marseillaise* sur la scène du théâtre de l'Opéra. Ce dernier refusa de partir, de crainte, dit-on, de s'enrhumer... Villoteau fut choisi et entra dans la commission des Sciences et des Arts. Ses recherches consacrées à la musique de l'Égypte ancienne et ses instruments font de lui le premier musicographe français. Refusé à l'Institut, il se retire à Tours en 1820. Il remplit diverses fonctions électives. Il y reste jusqu'à sa mort le 23 avril 1839. Ses deux petites-filles Marie-Louise et Léopoldine furent liées au milieu musical. Marie-Louise épousa le violoniste Armand Royer et Léopoldine fut l'épouse du pianiste et compositeur Théodore Ritter (1838-1886), élève de Liszt et de Berlioz. Il fut un éminent professeur au Conservatoire de Paris.

LES FACTEURS D'INSTRUMENTS

Dans le *Dictionnaire du Commerce* de 1839, il est précisé : « *On fabrique à Tours des cordes d'instruments aussi renommées que celles de Naples* ». Je n'ai trouvé aucun document qui concerne cette information non négligeable car les cordes de Naples étaient les plus réputées d'Europe. S'agit-il de cordes fabriquées par le luthier Nicolas Denizot, né en 1803 et installé à Tours en 1827 ?

Établis à Tours, rue Royale, les frères Perny, assistés pendant de nombreuses années par le luthier Téléphore Barbé – premier assistant de Jean-Baptiste Vuillaume – furent des luthiers appréciés pour la qualité de leur vernis. Le traité de lutherie de Robert Fissore en parle en ces termes : « *Les violons vernis par le procédé des frères Perny ont un bel aspect et leur sonorité en est admirable. L'ampleur du son et la facilité d'émission étonnent l'artiste surpris de rencontrer de si éminentes qualités dans des instruments qui n'ont jamais été joués.* »

Originaire de Wollerau, village suisse dominant le lac de Zurich, où il est né le 28 octobre 1815, Jean-Georges Bachmann est orphelin à l'âge de 4 ans. Il gagne la France, réside à Angers, où il travaille avec le facteur de pianos Jean Herding, installé rue des Lices. Le 25 mai 1846, il épouse à Saumur, Alexandrine Caron, fille d'un professeur de musique. Quatre enfants naquirent de cette union, dont aucun ne survécut plus de quelques mois. Installé à Tours, 1, place du Chardonnet, puis 9, place aux Légumes (actuelle Place de Châteauneuf), Bachmann est un facteur de piano réputé. Aidé de Louis Fleury et

de Pierre Bodin, il fabrique des pianos droits et à queue d'une conception originale et soignée. En 1850, s'inspirant de son collègue angevin Jean Herding, il dépose un brevet pour remplacer les parties en bois des pianos par des pièces métalliques (y compris la table d'harmonie). En 1864, Bachmann met au point un piano à lames de verre en remplacement des cordes. Rossini fait l'acquisition d'un de ces instruments. Celui qui a appartenu à Franz Liszt est conservé au Musée de Budapest. En parfait état de marche, il a été récemment enregistré. Bachmann portait le titre de : “*Facteur de pianos de l'Impératrice*”. Sous le pseudonyme de Georges Bachmann, le compositeur allemand Franz Behr (1837-1898) écrivit diverses œuvres publiées par de nombreux éditeurs européens et reprises en France dans la revue : “*Piano Soleil*”.

CONCLUSION

Durant cette première partie du dix-neuvième siècle, la ville de Tours et le département d'Indre-et-Loire furent une terre d'accueil pour de nombreux musiciens français et étrangers. Si certains noms ont subi l'inexorable oubli du temps, ceux de Liszt et de Chopin ont honoré notre province de leur talent. De nouvelles recherches sont à entreprendre pour mettre en lumière les acteurs musicaux de la vie sociale tourangelle au dix-neuvième siècle.